

# Le vin et les Vaudois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 28

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191127>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tants, et dont les paroles sont de M. le professeur Besançon :

LE GRAND PRÊTRE DE BACCHUS

Immortel ouvrier de vie et de lumière,  
Toi qui fais dans les cieux resplendir le soleil,  
Vigilant, infini, ton pouvoir sans pareil  
Sourit au lys des champs et confond l'âme altière.

CHŒUR GÉNÉRAL

Gloire à toi, puissant créateur,  
Adoré d'âge en âge ;  
Gloire à toi, puissant bienfaiteur,  
Nous t'offrons notre hommage.

Etc., etc., etc.

### Le vin et les Vaudois.

La réputation qu'on fait aux Suisses en général, et aux Vaudois en particulier, d'avoir, pour nos vins du cru, un penchant trop accentué, nous a toujours paru exagéré. On répète sans cesse, par exemple, que les Vaudois sont malheureux en voyage, parce qu'ils se voient brusquement privés de leur boisson favorite, et que tous les vins, toutes les liqueurs qui se consomment à l'étranger ne valent pas pour eux un verre de Lavaux.

C'est parfaitement vrai ; mais nous croyons qu'on juge fort mal les choses et que ce vif attachement aux produits du sol natal n'est que du patriotisme, et nullement un goût passionné pour le vin. Nous avons pu nous en convaincre tout récemment encore dans une de nos belles caves de Lavaux.

Voyez un peu le vigneron offrant un verre à des amis près d'un grand vase dont le guillon est à portée de la main : il y a là toute une étude à faire. Ces braves gens y boivent en amateurs délicats, expérimentés, en vrais artistes, — le mot n'est point déplacé, — et non pour le seul et matériel plaisir d'avaler du vin.

Non, le vigneron devant son tonneau ne se presse pas de vider son verre ; il le considère d'abord avec amour, il l'entoure de regards caressants ; il l'élève à la hauteur de ses yeux, puis le ramène plus bas ; il s'avance sur le seuil, puis revient dans le demi-jour, faisant ainsi miroiter son vin à tous les effets de lumière, pour le voir tour à tour gris, perlé, ou jaune paille.

Il sourit et son œil s'anime à la vue du cordon pétillant qui couronne le précieux liquide ; puis il l'approche de ses lèvres, déguste, savoure, boit en connaisseur et fait claquer sa langue.

Ces préliminaires achevés, le guillon joue et le verre fait bientôt le tour de la compagnie. Et tous de répéter successivement, à quelques détails près, la petite scène que nous venons de décrire.

On conviendra dès lors que pendant qu'on examine ainsi le produit de la

vigne, qu'on le déguste aussi consciencieusement, qu'on s'entretient des divers crus, des apparences de la récolte et des prix, on ne boit pas, ou du moins très peu.

Vous voyez comme on exagère !

\* \* \*

A ce propos, saviez-vous que la vigne avait été apportée dans les Gaules, et dans nos contrées par un Suisse ?... Non ?... Eh bien voici comment on raconte le fait.

Il y avait grande fête païenne dans une des bourgades de la Gaule. Le gui avait été cueilli dans la forêt sacrée, et la procession des druides, des bardes, des chefs de guerre et de toute la bourgade s'était développée autour de l'autel gigantesque ; les prisonniers avaient été immolés à l'horrible Teutatès, et la foule répandue dans le large espace découvert qui s'étendait au centre de la bourgade se livrait à ses délassements et à ses jeux belliqueux.

Les uns, groupés autour d'un barde, tressaillaient au récit des actions généreuses de leurs aïeux, et froissaient dans leurs mains rudes leurs larges claymores et leurs terribles angons, d'autres s'exerçaient à lancer le gèse ou long javelot. Ici de jeunes garçons et de jeunes filles dansaient au son de la cornemuse et de la harpe, et les mouvements les plus bizarres soulevaient leurs cottes, coupées au-dessus du genou, et leurs amples sayons. Rien de pittoresque comme leurs vives allures, leurs longues chevelures blondes, leur peau blanche et leurs yeux bleus.

Plus loin, des tireurs d'arc s'efforçaient d'atteindre un animal attaché au haut d'un mât ; et sous des échoppes de feuillage, des marchands faisaient rôtir des quartiers d'auroch et d'élan ; d'autres des castors et des sarcelles, et versaient à leurs hôtes l'hydromel et la cervoise.

Tout à coup, à l'entrée de la place, paraît un étranger vêtu à la romaine, et conduisant un lourd chariot ; la foule l'entoure avec curiosité et l'empressement redouble, quand on sait qu'il est chargé de denrées et de fruits d'une contrée lointaine.

En quelques instants on lui a bâti une cabane de branchage et de paille ; il ouvre ses caisses, étale ses marchandises, et bientôt après dans toute la bourgade, ce ne sont que des cris d'étonnement et transports de joie. Les Gaulois viennent de goûter pour la première fois des raisins, des olives, des figues sèches, de l'huile et du vin.

Ce marchand étranger était Suisse d'origine ; il avait repris le chemin de ses montagnes, et en traversant

les Gaules Cisalpines, il était arrivé dans la bourgade au moment de cette fête religieuse et guerrière. On conçoit que l'espoir d'un gain assuré le décida facilement à s'y défaire des marchandises qu'il avait destinées à son pays.

Cependant la chaleureuse liqueur qu'Elicot (c'était le nom du Suisse) a vendue aux Gaulois fermente dans leurs têtes ; ils pressent de questions le marchand étranger qui leur raconte toutes les merveilles de Rome ; les imaginations s'exaltent de plus en plus ; on parle de marcher vers les contrées où tant de trésors abondent ; on agite ses armes ; la fête est interrompue.

Les provisions du Suisse n'étant qu'en fort petite quantité, ces premiers vestiges auraient pu s'arrêter à la bourgade, mais d'autres circonstances firent connaître, presque aussitôt, les vins de l'Italie à toute l'étendue des Gaules Cisalpines, et le mouvement fut général.

Elicot, enflammé par l'espoir d'un gain plus considérable, au lieu de pousser vers la Suisse, revint en Italie, et se rendit chez un seigneur toscan, qui avait été son patron ; il lui communiqua son projet, l'engageant à acheter une grande quantité de vins pour l'échanger contre l'or des Barbares. Il se trouva que la femme du Toscan avait été enlevée par un jeune patricien, et que justice avait été refusée au malheureux époux. Celui-ci qui ne demandait qu'une occasion de se venger, s'empressa d'acheter pour Elicot tous les vins qu'il put trouver et les lui abandonna, à la condition qu'il les vendrait le plus tôt possible aux Gaulois. Elicot partit, et bientôt après le seigneur toscan était vengé ; la vigne n'était plus l'apanage de l'Italie ; les Gaulois l'avaient conquise.

### L'AMI DE LA REINE

PAR CHARLES GRANDMOUGIN.

I

Ce jour-là, Marie-Antoinette s'ennuyait plus que de coutume, dans les solennités royales de Versailles.

Trianon lui avait été donné, par le roi, « comme un bouquet, puisqu'elle aimait les fleurs ». C'était l'expression même de son époux. Mais malgré les bosquets, les eaux courantes, les temples mythologiques et les gazons finement peignés, la jeune femme restait souvent mélancolique.

L'étiquette était son esclavage. Si le peuple, en bas, souffrait des impôts, de la misère, des exactions administratives, elle, au sommet du pouvoir, n'avait droit à aucun instant de solitude, de recueillement, de liberté. A huit heures c'était la